

Bibliographie

KHAMISSA, MDAOUROUCH, ANNOUNA. — *Fouilles exécutées par le Service des Monuments historiques de l'Algérie*, 3^e partie, ANNOUNA, texte explicatif par M. S. Gsell, plans et vues par M. Joly, in-4° de 100 p. et XX planches. — Jourdan (Alger) et Fontemoing (Paris), 1918.

Les ruines de l'antique Thibilis, situées sur un plateau au Sud-Ouest de Guelma, découvertes en 1725, puis étudiées par Ravoisié et Delamarre, ont été l'objet de fouilles commencées par un administrateur de commune mixte intelligent et poursuivies, au nom du Service des Monuments historiques par M. Joly dont le zèle archéologique est hautement apprécié. L'album qui réunit le résultat de ces fouilles est orné de magnifiques photographies et de plans précieux dûs à M. Joly. Le texte explicatif est de M. Gsell, c'est dire que l'érudition la plus sûre, la prudence la plus scientifique et la clarté la plus soutenue s'y affirment d'un bout à l'autre.

Bien située sur un plateau, dans une région favorable aux oliviers et à l'élevage, Thibilis fit partie du territoire donné par César à l'aventurier Sittius. Elle demeura en dehors de la province d'Afrique et fut comprise dans un pagus dépendant de Cirta. Sa population composée des descendants de Sittius et des Numides transformés légalement en Romains, fournit de nombreux fonctionnaires impériaux, un sénateur, et sous les Antonins, un certain Antistius Adventus qui parvint aux plus hautes dignités impériales. Bien que Thibilis se prétendît une petite ville bien romaine, elle n'en conserva pas moins ses cultes locaux (le dieu Bacax) et continua à célébrer Saturnus (Baal Hammon) et sa compagne, Tanit Pené Baal.

Thibilis resta jusqu'au début du Bas Empire sous la dépendance de Cirta. Une inscription datant de Dioclétien et Maxilien nous apprend qu'elle devint un municipe ; une autre nous signale un évêque du début du V^e siècle. Le VI^e siècle ne fournit qu'une inscription chrétienne. Après le Bas Empire l'épigraphie nous renseigne fort peu. Sans doute, Thibilis végéta-t-elle pendant des siècles jusqu'à l'époque inconnue où le plateau fut abandonné.

La ville, dont la plus grande partie reste à exhumers, couvrait au maximum une dizaine d'hectares parcourus par des rues tracées d'une façon assez irrégulière. Elle ne renfermait ni de vastes thermes, ni de théâtre, dont les agriculteurs qui l'habitaient ressentaient moins la nécessité.

Son forum était petit et sans monuments luxueux. Une salle plus richement décorée donnant sur le deuxième portique repré-

sente sans doute la curie. Les fouilles du forum ont donné un certain nombre de bases et un beau bras d'homme en bronze.

A côté de l'arc de triomphe (au Nord-Ouest), M. Joly a exhumé les ruines d'un petit temple, peut être des débuts du IV^e siècle, consacré à l'on ne sait quelle divinité. Au Sud de la ville, le soubassement d'un temple plus vaste indique sans doute un Capitole. Les débris d'un monument étendu qu'on n'a pu identifier, un marché élégant où l'on a trouvé une intéressante table de mesures ont été aussi mis au jour. Plusieurs maisons en très mauvais état ont été dégagées au Nord et à l'Est de la ville, celle des Antistii présente le plus d'intérêt, bien que très modeste, malgré le rang de ses propriétaires. Les fouilles ont révélé aussi deux églises et une chapelle chrétienne. En somme, les ruines d'Announa nous montrent une petite ville, à population agricole où dominait l'élément indigène romanisé. Comme le dit très justement M. Gsell « le cadre est étroit mais le tableau ne manque pas tout à fait d'intérêt ». Il faut savoir gré à MM. Gsell et Joly d'en avoir, si heureusement, présenté les éléments.

André JULIEN.

E. LAOUST, Professeur à l'Ecole Supérieure d'Arabe et de Berbère de Rabat. — *Etude sur le dialecte berbère des Ntifa*, (Publications de l'Ecole Supérieure d'Arabe et de Berbère de Rabat). — Paris, Ed. E. Leroux, 1918, in-8°, XVI-446 p.

Les Ntifa habitent dans l'Atlas marocain, au nord-est de Demnat, au point de jonction des chaînes occidentales du Moyen-Atlas et du Haut-Atlas. Ce sont des sédentaires, cultivant les hautes plaines que laissent entre eux les chaînons montagneux ; ils vivent dans de hautes forteresses de pisé, comme on en trouve dans tout l'Atlas, ou dans des maisons basses disséminées dans les cultures. De rares centres, généralement en bordure de la plaine où habitent les Sraghna arabisés : Bezou, né d'une antique zaouïa, à l'endroit où l'Oued el-'Abid sort de la montagne, Imi n Jema' (Foum Djemaâ, Djemaâ Entifa), siège d'un important marché, Tanant, où nous avons établi un poste en 1915-1916. Pays de ressources variables, assez riche en certains points, très pauvre en d'autres ; dans l'ensemble, une population relativement dense.

Cette population parle berbère ; les hommes seuls, ou du moins quelques-uns, surtout dans les centres, savent un peu d'arabe ; mais ils ne l'emploient pas entre eux. Le dialecte dont ils se servent se rattache au grand groupe chleuh. Il forme, avec celui des tribus voisines, telles que les Infedouaq de Demnat (Ftouaka), les Intekto (Guettoua), les Aït bou Oulli du Djebel Ghat, les Aït bou Guemmaz, les Aït 'Attab, etc., et jusqu'aux

Imeghran du Dades, un sous-groupe qui diffère nettement des autres dialectes chleuhs de l'Anti-Atlas, du Sous, du Haut-Atlas méridional et du Drâ ; c'est, dans une certaine mesure, un sous-groupe de transition entre ces derniers parlers et ceux des Brâbers du Moyen-Atlas, dont quelques-uns, Aït Ouirra, Aït Atta, Aït Messat, sont, géographiquement, des voisins immédiats des Ntifa. L'étude des dialectes qui nous occupent est donc d'un grand intérêt pratique : leur aire propre est très étendue ; ils permettent de se faire entendre sans trop de peine des Berbères de tout le Sud Marocain, et, avec un minimum d'adaptation, de ceux du Moyen-Atlas. Cette considération explique pourquoi le ntifi a été choisi comme dialecte type enseigné à l'Ecole Supérieure d'Arabe et de Berbère de Rabat.

Nous possédions déjà quelques renseignements sur les parlers de cette région. Outre les textes recueillis par Biarnay auprès d'informateurs du Dades (1), M. Boulifa leur avait consacré une importante étude, à la suite du séjour qu'il fit à Demnat en 1905 (2). Mais l'ouvrage de M. Laoust et celui de M. Boulifa ne font pas double emploi. Le second est consacré surtout au dialecte de Demnat ; et l'étude de M. Laoust s'applique, avec le ntifi pour base, aux dialectes de la montagne.

L'étude grammaticale, très approfondie, est excellente, et rendra de grands services. L'auteur y a joint des textes, recueillis sur place ou auprès d'informateurs sûrs, et un appendice sur le temps et ses divisions, le calendrier agraire et les fêtes saisonnières chez les Ntifa. Ce chapitre a été repris, avec plus d'ampleur, dans les remarquables *Mots et Choses berbères* du même auteur (3). Les textes sont surtout des contes, versions nouvelles de récits déjà relevés chez les Berbères, ou contes notés pour la première fois dans l'Afrique du Nord. Ceux-ci sont assez nombreux : on y trouve notamment l'histoire de Cendrillon (4).

(1) *Journal Asiatique*, 1912 : *Six Textes en dialecte des Berbères du Dades*. Ces *Berabers* sont des Imeghran. Nous les considérons plutôt, aujourd'hui, comme des Chleuhs.

(2) Boulifa, *Textes berbères en dialecte de l'Atlas marocain*, Paris, 1908.

(3) Paris, Challamel, 1920.

(4) Le thème de la chaussure révélatrice existe pourtant en Kabylie, mais dans un conte tout à fait différent. Le héros, ayant tué le dragon qui doit emporter la fille du roi, exposée près d'une source, disparaît, laissant par mégarde sa chaussure. Le roi promet sa fille au sauveur : chacun prétend l'être ; mais personne ne peut mettre la chaussure. On avise enfin un mendiant étranger, qui se trouve être le vainqueur du monstre. (Mouliéras : *Légendes et Contes merveilleux de la Grande Kabylie*, t. I, Paris, 1893, *Histoire de 'Ali et de sa mère*, p. 97-100).

Telle que M. Laoust l'a entendue, elle s'apparente de près aux versions occidentales. Le fait est à noter. Les influences orientales sont encore prédominantes dans le folk-lore des Berbères marocains ; mais en analysant ces contes de l'Atlas, ceux du Tazeroualt et du Rif recueillis par Stumme et par Biarnay, on a l'impression que les thèmes orientaux ne sont pas, comme dans le reste de l'Afrique du Nord, presque les seuls. C'est dans la logique des choses. Mais il serait souhaitable que de plus nombreux documents permissent de l'affirmer plus catégoriquement.

Dans l'ensemble, ce travail est une des meilleures contributions apportées jusqu'ici à l'étude des parlers marocains. J'ajoute qu'il a été présenté comme thèse de doctorat de l'Université d'Alger ; il fait honneur aussi bien à son auteur qu'à la Faculté des Lettres, dont M. Laoust a jadis suivi les leçons.

Henri BASSET.

E. DESTAING, Professeur à l'Ecole des Langues orientales. — *Etude sur la tachelhit du Sous. I. Vocabulaire français-berbère*, Paris, I. N. 1920, XIII-300 p. in-8° écu.

L'occupation du Maroc attire de plus en plus l'attention des orientalistes sur les dialectes berbères parlés dans ce pays et il n'y a pas d'année qui ne voie paraître en France et en Algérie un ouvrage consacré à ces études. Celui de M. Destaing vient s'ajouter à ceux qu'il a déjà publiés : il diffère toutefois des précédents en ce qu'il a un caractère plus pratique. C'est le commencement d'une étude d'ensemble sur la tachelhit du Sous ; après le vocabulaire français-berbère viendront le vocabulaire berbère-français, une collection de textes en chelha et une grammaire des parlers du Sous. Le dialecte dont il est question dans le présent volume est celui de la confédération des Ida Ou Sem'al qui habitent les montagnes au nord d'Ilegh. Nous voilà loin de l'essai, d'ailleurs méritoire, de Justinard (1). Je ne parle pas du travail informe de Cid Kaoui.

Cet ouvrage est destiné à un but pratique, mais l'on pourra trouver que la transcription est encore compliquée ; des distinctions phonétiques, excessivement importantes au point de vue de la science pure, ne méritent peut-être pas autant d'être signalées dans un ouvrage destiné à la masse de ceux qui, officiers, négociants, colons ou industriels, auront à mettre en valeur les richesses du sud marocain. Sans aller jusqu'au système rudimentaire du P. Creuzat (2) ou du P. Vidal (3), il n'était

(1) *Manuel pratique d'arabe-marocain*, Paris s. d., in-12.

(2) *Essai de dictionnaire français-kabyle*, Alger, 1873, in-12.

(3) *Manuel français-kabyle*, Aït Larba, 1898, in-16.

guère nécessaire de distinguer, par exemple, entre la linguo-dentale-sonore spirante et la linguo-dentale-sourde affriquée, la chuintante-sonore et la chuintante-sonore-emphatique. M. Destaing n'a pas assez oublié qu'il est un linguiste d'une haute valeur.

Le mérite d'un dictionnaire se reconnaît à l'usage, mais, à l'avance, je suis certain que cet ouvrage rendra les plus grands services ; puissent les volumes suivants qui doivent le compléter, ne pas tarder à paraître.

René BASSET.

ABOU 'L-ARAB MOHAMRED BEN AHMED BEN TAMÎM et MOHAMMED BEN AL-HARITH BEN ASAD AL-KHOCHANÎ. — *Classes de Savants de l'Ifrîqiya*, texte arabe édité, traduit et annoté par Mohammed ben Cheneb. (*Publications de la Faculté des Lettres d'Alger*, t. LII). — Alger-Carbonel, 1915-1920, in-8°, 300-XXVI-415 p.

Je n'ai guère qualité pour parler du dernier livre de M. Ben Cheneb, puisqu'il est l'œuvre d'un arabisant et d'un des meilleurs qu'ait produits notre école algérienne. Sans me hasarder à louer la profonde connaissance de la langue que suppose l'établissement d'un texte difficile d'après un manuscrit unique, je ne puis que lui exprimer toute mon admiration pour l'énorme lecture dont on le sent armé ; je ne puis que le féliciter de l'érudition et du soin qu'il apporte à nous renseigner, dans sa préface sur les deux auteurs, dans ses notes, sur les traditionnistes cités ; je lui sais gré de ses copieuses bibliographies et de ses index. Ces *Classes des Savants d'Ifrîqiya*, qui s'ajoutent à la liste déjà longue des publications de M. Ben Cheneb, lui acquièrent un titre de plus à la reconnaissance des travailleurs.

Cette nouvelle publication méritait à tous égards d'être entreprise. Il est d'ailleurs permis de trouver la lecture de cet ouvrage sans agrément, voire fastidieuse. Pour ma part, je confesserai volontiers que j'y ai pris un plaisir extrême. Le livre d'Aboû 'l-Arab continué par El-Khochanî est un des plus anciens monuments de la littérature des *Tabaqât* ; comme tel, il fixe pratiquement la valeur des transmetteurs de hadiths et renseigne les fidèles sur le degré de confiance qu'on doit accorder à leurs traditions. Mais ce n'est pas là, on le conçoit, que réside le principal intérêt de l'ouvrage pour le lecteur européen. C'est dans l'évocation d'un milieu historique, dont il nous fournit à chaque page les éléments. Cette galerie de savants, de dévots et d'ascètes fait revivre, mieux que les récits si incolores des chroniqueurs, la Qairouan des Aghlabides, contemporains des Carolingiens. Il serait aisé d'y noter cent petits tableaux qui nous rendent la vieille ville du IX^e siècle presque familière.

Dès la préface, c'est l'auteur principal qui joue son rôle dans

cette pittoresque imagerie. Nous voyons le jeune Aboû 'l-'Arab arrivant tous les matins de la cité princière et frivole d'El-Qaṣr el-Qadīm avec les sandales rouges et le bonnet pointu des fils d'émirs. En entrant dans Qairouan, la ville érudite et dévote, il troque cet accoutrement, qui le rend suspect à ses condisciples, contre le costume des tolbas.

Un peu plus loin (p. 110), nous rencontrons le vertueux Rabah ben Yazīd, qui, pour donner une leçon d'humilité à un qadī trop infatué de lui, traverse à son côté tous les souqs, en portant une jarre à huile. C'est encore, dans les mêmes souqs, la sortie tumultueuse d'un ivrogne (p. 151-152), d'ailleurs connu comme bon traditionniste, mais souvent échauffé par le vin de dattes, qui s'avance, un sabre degainé à la main. C'est, aux courses de chevaux, l'austère 'Abd el-Khaliq (p. 131) fendant la foule (les courses de chevaux avaient grand succès à Qairouan comme à Damas ou à Baghdād), pour baiser la lèvre du cheval vainqueur, et qui donne, de ce geste de sportsman passionné, une explication édifiante. Ailleurs (p. 135), voici le pieux Isma'il ben Rabah, qui se retrouse pour repêcher, dans le grand égout de la ville, un papier qui portait le saint nom de Dieu ; ou encore le qadī Aboû Koraïb (p. 343-344), qui se rend à la Grande Mosquée en poussant son âne devant lui, bien que la boue lui arrive à mi-jambe, car ainsi doit marcher celui qui se dirige vers Dieu.

Comme il fallait s'y attendre, la vénérable mosquée de Sidi 'Oqba a sa place dans cette légende dorée. Sous ses nefs si accueillantes par les jours d'été, des tailleurs s'installent pour travailler, ce qui scandalise les Musulmans rigides (p. 133). Mais on y aperçoit également, dans un angle, tout un groupe de désœuvrés (p. 276) : ce sont « les gens du coin », dont on redoute les médisances et les machinations ténébreuses.

Il va sans dire qu'on y prie aussi et constamment. Des dévots y vont passer la nuit (p. 129). En sortant de leur demeure, ils demandent, pour allumer leur lanterne, du feu à un meunier qui travaille à cette heure tardive (le meunier citadin des villes tunisiennes dont un cheval tourne la meule). Ils rentrent chez eux au petit jour ; et la patrouille, qui reconnaît les saints personnages, s'écarte d'eux avec respect.

On pourrait multiplier ces citations. Au reste, l'historien aura peut être mieux à tirer de ces *Tabaqāt* que ces croquis de la rue qairouanaise. Il y retrouvera, plus vivants que dans les chroniques, les éléments hétérogènes dont était faite la société de la Berbérie orientale.

A vrai dire, tous ces éléments ethniques n'ont pas ici la même importance. On n'y pourra qu'entrevoir les habitants du pays restés chrétiens. Cependant l'auteur mentionne un chrétien, qui avait ses olivettes dans le Sahel et qui passait pour fabriquer la meilleure huile que l'on pût consommer dans Qairouan (p. 118).

En revanche, on y relèvera, en maint endroit, les traces de l'animosité persistante entre Berbères musulmans et Arabes. La « berbérophobie » des vainqueurs, loin de s'atténuer, semble même s'être exaspérée chez les émirs comme chez les gens religieux, conséquence probable des derniers mouvements kharéjites. Le vénérable Bohloûl, qui craignait d'avoir des Berbères dans ses ancêtres, donne un festin à ses amis quand il est bien sûr que son origine est exempte de cette tare (p. 120). Etre arabe est une noblesse. L'émir distribue ses présents à ceux qui peuvent s'en prévaloir (p. 130-131) ; et Dieu sait pourtant que les Arabes d'Ifriqiya ne sont pas tous de bien grande famille ! Un homme de Syrie, étant venu à Qairouan, dit à Sohnoûn, le docteur fameux : « Si tu voyais, Aboû Sa'ïd, les gens de ta famille en Syrie, tu verrais des Arabes qu'on ne saisirait pas par le nez (p. 181). »

Parmi ces Arabes, la caste militaire, les gens du *jound*, si encombrants dans les chroniques, n'occupent ici qu'une place restreinte, bien que le père d'Aboû'l-Arab lui-même fut l'un des leurs et non des moins remuants. Les vrais héros des *Tabaqât* sont naturellement les savants. Ceux-ci ne portent les armes que durant les retraites qu'ils font aux ribâts de Sousse ou de Monastir, ces casernes de religieux, où l'on prie en somme plus qu'on ne combat. Il serait d'ailleurs difficile d'assigner un rang social unique à ces transmetteurs de hadits, à ces théologiens et à ces juristes. La science qu'ils portent n'exclut pas la pratique d'un métier qui les fait vivre : l'un fabrique des pots et un autre des briques ; celui-ci est marchand de fourrures et celui-là vend des cotonnades. Plusieurs ont des propriétés et les font valoir. La plupart ne tirent de leur négoce que le bénéfice nécessaire pour subvenir à leurs besoins et fournir à leur bienfaisance. L'un d'eux s'arrange toujours, en pesant ses denrées, pour avantager le client (p. 181-183) ; mais un autre — c'est Bohloûl ben Rachîd — profite de la hausse des céréales pour vendre le stock qu'il en possède, et il justifie cette opération fructueuse de la manière suivante : « Nous nous réjouissons, dit-il, quand les gens se réjouissent et nous nous affligeons quand ils s'affligent (p. 120). » C'est, sauf erreur, un sentiment analogue qui pousse Isma'il ben Rabah (p. 136) à venir à Gabès quand la famine y sévit : « J'ai appris, déclare-t-il, que les gens de Gabès sont dans la misère, et j'ai voulu que Dieu me vit parmi eux, supportant leur souffrance. » De cet esprit de solidarité, dont on les sent animés, naît, pour une bonne part, l'action qu'ils exercent sur la masse. Qairouan respecte ses savants et ses gens pieux pour leur science et pour leur piété ; mais elle les aime parce qu'ils s'associent à sa vie, et que, prenant leur part des épreuves communes, ils se font les défenseurs du peuple contre les abus du pouvoir.

Dans ces *Tabaqât* mieux encore que dans les chroniques, se

révèle l'attitude combative des gens de religion à l'égard des maîtres temporels du pays. Ceux-ci ont beau faire, ils ont beau multiplier les marques de déférence, ils sont toujours suspects aux hommes de Dieu. Le qâdi 'Abd Allah ben 'Omar dit à Bohloûl, qui se refuse à manger chez lui : « Suis-je donc un roi pour que mon repas soit illicite ? » (p. 116). Il faut voir de quel ton ces savants, tout pénétrés de la dignité de leur mission, parlent aux émirs. « Prince, écrit Sohnoûn à Mohammed el-Aghlab (p. 180), que Dieu te préserve de la dureté de cœur du tyran, de l'orgueil de l'arrogant ; je lui demande qu'il t'accorde l'intelligence pour comprendre et faire le bien, la vision claire du droit et le courage de le préférer. » A un interlocuteur qui, dans une discussion théologique, prétend avoir pour lui l'opinion de l'émir Ziyâdet Allah, le savant El-Yahçobi répond : « Qu'ont les rois à parler de religion ? » (p. 164).

Cependant la plupart des émirs les ménagent et cherchent à fléchir leur raideur. Ils doivent souvent leur faire violence pour les associer à leur administration, notamment pour leur faire accepter le poste de qâdi, auquel les destine leur connaissance du droit. Etre nommé qâdi est parfois considéré comme la pire des disgrâces. Un homme d'Espagne dit à Sohnoûn, qui vient de consentir à exercer les fonctions de juge : « J'aurais mieux aimé te voir sur les bois de ton brancard funèbre que dans ce prétoire (p. 181). » Plusieurs ne s'acquittent des devoirs de cette charge qu'à condition de ne pas toucher un sou d'honoraires.

Mais tous ne font pas preuve de la même intransigeance vertueuse. Beaucoup figurent aux séances du prince, le servent officiellement comme contrôleurs des abus commis par les fonctionnaires ou comme qâdis. Abou'l-'Arab donne une liste de ceux qui tinrent à Qairouan ce dernier emploi. Lui et son continuateur notent, de même, sans complaisances, les faiblesses des savants qui trouvent place dans leur galerie. Ni l'ambition de ces traditionnistes, ni leur humeur vindicative, ni leur avarice, ni même leur intempérance n'affaiblissent en somme la valeur des hadiths qu'ils ont transmis. Les auteurs des *Tabaqât* sont plus sévères pour les délits d'opinion. Toute leur sympathie va vers les zélateurs de la doctrine mâlekite, et on les sent dénués d'indulgence pour les Hanéfites, pour les Chafé'ites, pour ceux qui croient atteindre la vérité par la spéculation, et plus encore pour ceux que leur liberté de pensée a fait verser dans les erreurs du mo'tazilisme.

Je n'ai pas à rappeler ici les querelles religieuses dont les *Tabaqât* nous apportent l'écho. Le IX^e siècle fut, à n'en pas douter, témoin d'une activité théologique intense. « De quoi parlent aujourd'hui les habitants de Qairouan ? demande à des jeunes gens du pays un voyageur qui revient de l'Iraq. — Des noms et des attributs de Dieu, lui répond-on. » (p. 314). Ces questions, celle si épineuse de la création du Qoran, passionnent alors les

esprits. Enfin cette époque apparaît comme décisive dans l'histoire religieuse de la Berbérie, car elle marque le triomphe du Mâlekisme, qui s'incarne en quelque sorte dans la personne de Sohnoûn, l'auteur fameux de la *Modawwana*. Un qairouanais ayant rencontré au Hijâz un homme de Baghdâd, une discussion s'engagea entre eux. « On rapporte, dit l'Oriental, que le Prophète disait... — D'après ce qui a été rapporté, interrompit le qairouanais, Mâlek est d'un avis différent. — Que vos visages deviennent affreux au jour du Jugement dernier, gens du Maghreb, s'écrie alors l'homme de Baghdâd ; vous opposez à la parole du Prophète la parole de Mâlek ! (p. 308). »

Sur cette étape importante de l'Islâm occidental, les *Tabaqât* d'Aboû'l-'Arab nous sont un document de première main et de grande valeur. Sans doute, on voudrait plus de détails encore sur l'introduction du Chi'itisme, sur l'attitude des docteurs orthodoxes, successeurs de Sohnoûn, devant l'hérésie des Fâtimides triomphants. Mais les renseignements à tirer de ce livre sont déjà assez abondants. D'autres viendront les compléter. On peut souhaiter qu'une traduction mette bientôt à la portée du lecteur français des ouvrages comme le *Riadh en-Nofoûs* et le *Ma'alim el-Imân* ; ils enrichiront notre documentation sur cette période de l'histoire d'Ifrîqiya qui va du VIII^e au milieu du XI^e siècle, la plus brillante peut être qu'ait connue le moyen-âge nord-africain. Le livre si excellemment traduit et annoté par M. Ben Cheneb inaugure cette série de publications de la manière la plus honorable.

Georges MARÇAIS.

M. L. ORTEGA. — *Los Hebreos en Marruecos*. — Madrid, Editorial hispano-africana, 1919, 348 p., petit in-8°.

Ouvrage médiocre dans ses meilleures pages, et trop souvent exécrable. Il se divise en deux parties, d'égale longueur à peu près : histoire et ethnographie.

Pour permettre d'apprécier la valeur de la partie historique, je ne peux mieux faire que de donner quelques citations : « La langue des populations primitives de l'Ibérie et de la Mauritanie « fut l'hébréo-phénicien ou un dialecte de l'hébreu (p. 22)... Le « nom d'Ibérie montre bien l'origine commune des hommes qui « habitaient l'extrême occident européen et africain ; il tire en « effet son origine du nom de *beres* sous lequel on connaissait « autrefois les Berbères. Puis les Phéniciens ou les Carthaginois y ajoutèrent l'article *hi* ou *he*, et formèrent le mot Ibérie « (p. 22-23)... Dans la division faite par les Romains, Tripoli et « Tunis constituèrent la Maurétanie Carthaginoise, et le Maroc « la Maurétanie Tingitane (p. 22 n.). » Il est inutile de poursuivre : ces extraits, j'imagine, suffisent à édifier le lecteur.

La partie ethnographique est un peu moins inexacte, mais bien vide. Les lacunes de la bibliographie sont caractéristiques. Pour ne parler que des modernes, ce livre consacré aux Juifs du Maroc ne mentionne même pas l'ouvrage de Foucauld ! L'auteur a consulté le *Maroc* de Victor Piquet, mais sa bibliographie ignore le *Maroc* d'Augustin Bernard ; il cite les œuvres de Slousch, mais pas la seule qui possède une réelle valeur documentaire, l'étude sur les Juifs de Debdou. Ce ne sont que les principaux : la liste des travaux récents sur ce sujet, et ignorés par l'auteur, serait longue.

C'est qu'aussi, le titre qu'il a choisi est trompeur. Il n'étudie pas les Juifs du Maroc, comme il le prétend, mais seulement, d'une manière superficielle, ceux de la zone espagnole, et même, presque uniquement, ceux de Tétouan. Il ne s'avise pas que ceux-ci représentent, parmi les Juifs marocains, un groupement très particulier, bien différent de celui de Fès ou de Marrakech, par exemple. Il ne se doute pas non plus qu'il existe dans l'Atlas et dans les régions sahariennes, une population juive plus ou moins clairsemée, et qui vit dans de tout autres conditions que celle des villes.

Bref, ce volume de trois cent cinquante pages sur les Juifs marocains ne fait avancer d'un seul pas aucun des nombreux problèmes qui se posent à leur propos. C'est de mauvais travail d'amateur, tout à fait indigne des excellentes études d'histoire et d'orientalisme qui nous sont venues d'Espagne depuis quelques années.

Henri BASSET.

COUR (Auguste). — *Un poète arabe d'Andalousie : Ibn Zaïdoun*. — (Constantine, 1920, in-8°, 159 et 66 pp.).

Les arabisants français semblent s'attacher en ce moment à l'histoire proprement dite plutôt qu'à l'histoire littéraire ; aussi doit-on signaler favorablement toute notice consacrée à un écrivain. M. Cour, dont la bibliographie a déjà enregistré d'excellents travaux historiques, s'est tourné vers l'histoire littéraire dans une thèse sur Ibn Zaïdoun. Étudier un littérateur oriental est difficile, et le restera sans doute encore longtemps, car les monographies sont assez peu nombreuses ; et, si l'on veut définir précisément le génie d'un auteur sans se contenter de vagues généralités, il est indispensable d'étudier au préalable, en dépit des difficultés de la langue, l'évolution du genre littéraire dont relève cet auteur, c'est-à-dire ses principaux devanciers et successeurs, dont certains restent eux-mêmes à peu près ignorés. En un mot, et encore une fois, le moindre article traitant de littérature arabe ne saurait être considéré comme négligeable.

Ibn Zaïdoun apparaît comme un des plus remarquables re-

présentants de la poésie classique en Espagne, au XI^e siècle. M. Cour vient de travailler à l'affirmer, ce qui n'était pas inutile, car on s'était jusqu'alors plus particulièrement attaché à ses épîtres en prose, sans accorder à ses vers toute l'attention qu'ils méritent.

La première partie du travail de M. Cour contient une biographie d'Ibn Zaïdoun. Nous possédons peu de renseignements précis sur sa vie : les meilleurs sont ceux qu'il nous donne lui-même dans ses poèmes ; aussi trouvera-t-on dans ces premières pages, plutôt qu'une véritable biographie, une suite de pièces se rattachant aux diverses phases de la vie du poète, pièces reliées les unes aux autres par les commentaires historiques de M. Cour. Traduire ces poèmes était presque téméraire — car le texte arabe est loin d'être toujours sûr — et l'on saura gré à M. Cour de sa tentative. On regrettera, par contre, qu'ayant craint le reproche d'enjoliver son sujet, il se soit formellement interdit d'essayer une reconstitution de l'époque d'Ibn Zaïdoun. Il y avait, même après Dozy, matière à un beau tableau de cette période toute en contrastes dont M. Cour se borne à rappeler brièvement les événements principaux. Un exemple entre autres : le récit des séjours d'Ibn Zaïdoun chez les princes de Malaga, de Valence, de Badajoz, tient en une seule page.

Dans la deuxième partie de son ouvrage, M. Cour s'applique à analyser l'œuvre d'Ibn Zaïdoun qu'il résume en ces termes : « D'abord bel esprit et poète d'amour, puis épistolier poète pendant ses aventures et ses tribulations, enfin poète de cour ; voilà les trois faces de son talent. » Que chacune d'elles corresponde à une période de la vie de l'auteur, c'est ce dont je ne suis pas aussi sûr que M. Cour : un poète n'a pas coutume de sérier si rigoureusement ses inspirations. D'autre part, il n'était pas superflu de signaler que, par certains de ses vers, Ibn Zaïdoun se révèle peintre de premier ordre et qu'en outre le sentiment de la mort tient en son œuvre une place prépondérante.

M. Cour rappelle ensuite, à juste titre, qu'Ibn Zaïdoun fut un écrivain rigoureusement classique ; il examine à ce propos les genres poétiques qu'il employa, toujours respectueux de la technique traditionnelle, sauf peut-être en deux ou trois pièces. Vient enfin des indications sur les imitateurs d'Ibn Zaïdoun et sur sa renommée posthume en Orient.

La troisième partie du travail de M. Cour est la plus importante : c'est, en effet, une édition partielle du *diwan* d'Ibn Zaïdoun. Aux fragments jusqu'alors épars dans les anthologies, et comprenant un demi-millier de vers, M. Cour en ajoute d'inédits, ce qui porte à onze cents vers environ, répartis en cinquante-cinq pièces, ce que nous connaissons d'Ibn Zaïdoun. Les manuscrits de son œuvre sont, non seulement rares, mais médiocres. Hors trois manuscrits incomplets (à Berlin, à Gotha et à la Bodléienne d'Oxford), deux autres, assez modernes, sont con-

servés à la Bibliothèque sultanienne du Caire. M. Cour s'est basé sur l'un de ces derniers, et encore d'après une copie. Il faut avoir édité soi-même un texte arabe représenté par un manuscrit unique et médiocre, pour savoir ce que cela suppose de pénibles incertitudes : et davantage encore, dès qu'il s'agit d'un poète. C'est dire que le texte donné par M. Cour ne dispense pas de recourir aux manuscrits qu'il n'a pu consulter ; mais c'est dire aussi quel effort l'éditeur a dû fournir, non seulement pour corriger, par conjecture, des leçons parfois inintelligibles, mais encore pour offrir au public une traduction, en dépit d'un texte trop souvent obscur et auquel les commentaires font défaut. On regardera donc cette troisième partie comme préparatoire au *diwan* du poète ; mais, une anthologie n'autorise à juger un auteur que provisoirement. Ainsi, pour Ibn Zaïdoun : on retient, à lire ces quelque mille vers, l'impression d'un talent délicat, plus tendre que vigoureux, incapable de se soutenir jusqu'au bout d'un long poème, en revanche quelquefois parfait dans une pièce de quelques vers. En un mot, un poète d'anthologie. Mais, je le répète, ce jugement n'est que provisoire ; la vraie critique ne peut s'exercer que sur l'œuvre tout entière d'un auteur. Cette édition complète et critique d'Ibn Zaïdoun paraît donc essentielle : M. Cour est tout indiqué pour la mener à bien et l'on doit espérer qu'il satisfera quelque jour notre attente.

Henri MASSÉ.

COUR (Auguste). — *La dynastie marocaine des Beni Wattas (1420-1554)*. Thèse complémentaire pour le doctorat ès-lettres, présentée à la Faculté des Lettres de l'Université d'Alger. — Constantine, Imprimerie D. Braham, 21, rue de Caraman, 1920, in-8°, 239 pp. Tableau généalogique. Index des noms de personnages, de fonctions ou de groupes ethniques cités.

Le livre de M. Cour est le complément et la contre partie de l'excellente étude qu'il a publiée, il y a quelques années sur l'« Avènement des Chérifs saadiens. » La tâche que s'imposait ainsi l'auteur ne laissait pas que d'être délicate. La première moitié du XVI^e siècle est, en effet, une des périodes les plus confuses et les plus mal connues de l'histoire du Maroc. Les textes historiques d'origine musulmane sont rares, fragmentaires et sujets à caution. Le plus important, le *Kitab el-Istiqa* d'Essa-lacui n'est qu'une compilation très postérieure, faite, il est vrai d'après les principales sources arabes connues, mais dont l'examen critique reste encore à entreprendre. Les écrits hagiographiques, fort nombreux présentent les caractères inhérents à tous les écrits de ce genre et ne peuvent être utilisés qu'avec une extrême prudence. Les ouvrages contemporains dus à des chrétiens, (Marmol, Diego Torrès) renferment des renseigne-

ments du plus haut intérêt, mais qu'il convient pourtant de contrôler avec sévérité. Les documents d'archives, enfin, disséminés dans de nombreux dépôts (Espagne, Portugal, France, Italie) n'ont encore été publiés que d'une façon imparfaite et incomplète. M. de Castries a bien entrepris de combler cette lacune et ses « Sources inédites de l'histoire du Maroc » fourniront aux historiens une masse énorme d'informations qu'ils sont à l'heure actuelle hors d'état de se procurer. Malheureusement cette publication, qui modifiera sur bien des points les données communément acceptées, commence seulement à l'avènement des Saadiens et ne sera pas achevée de longtemps.

Dans ces conditions peut-être eût-il été téméraire d'entreprendre une « histoire », au sens large de ce mot, c'est-à-dire de vouloir exposer les diverses manifestations, politiques, sociales, économiques, religieuses dont le Maroc a été le théâtre au temps des Beni-Wattas, en essayant d'en montrer l'enchaînement et les répercussions. Le dessein de M. Cour a été plus modeste. « Nous avons suivi de préférence, écrit-il, pour l'exposition des faits l'ordre chronologique. Nous avons évité, autant que possible de les grouper dans un ordre systématique. Nous donnons après chaque date mise en marge tous les faits qui se sont passés sous cette date, laissant au lecteur le soin de se faire d'après ces mêmes faits, son opinion personnelle. » Ce sont en somme les « Annales » et non l'« Histoire » des Beni-Wattas que M. Cour paraît s'être proposé d'écrire. On ne pourrait que l'en féliciter s'il avait pris garde de s'en tenir au programme ainsi formulé. Mais il a plus d'une fois dépassé le cadre que lui-même s'était tracé. Un chapitre est consacré à l'état économique et religieux du Maroc, à la mort de Mohammed Cheikh, un autre au rôle des Cheikhs et des confréries dans le conflit entre les Beni-Wattas et les Saadiens. L'auteur se borne à y reproduire, sans même parfois en modifier la forme, les considérations, d'ailleurs fort intéressantes, exposées jadis par lui à propos de l'avènement des Chérifs saadiens. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement, car les deux questions sont connexes. On souhaiterait, en revanche que les faits eux-mêmes relatés par M. Cour eussent été soumis à une critique plus méthodique et plus serrée, de manière à fournir une base solide aux travaux ultérieurs. Sans doute M. Cour a pris soin de mentionner la concordance ou la divergence des auteurs à propos de tel ou tel fait mentionné, mais peut-être eût-il pu montrer moins de désintéressement, discuter les opinions émises et ne pas laisser au lecteur seul le soin d'adopter une solution. Peut-être aussi s'est-il trop peu préoccupé d'établir de façon précise la chronologie des événements qu'il rapporte. La chronologie de toute cette période est confuse et incertaine. On pourrait, cependant, essayer d'y mettre un peu de lumière. C'est ainsi que M. Cour ne nous semble pas avoir tiré tout le parti possible de la rectifi-

cation apportée par M. de Castries à la date de la prise de Santa-Cruz par les Saadiens (1541 au lieu de 1536, date admise jusqu'à présent sur la foi de Marmol et de Diego Torrès). Si l'on accepte, comme l'auteur a eu raison de le faire, la correction de M. de Castries, la chronologie des événements immédiatement antérieurs ou postérieurs à la prise de cette place se trouve modifiée et les faits relatifs à la lutte des Chérifs saadiens entre eux et à leurs guerres contre les Beni-Wattas s'enchaînent de façon plus satisfaisante. En tout cas cette correction pose un problème dont il importait, au moins, de signaler l'importance. Pour les noms de lieu, dont l'identification demeure encore trop souvent incertaine, les ouvrages de MM. Doutté, de Castries, Massignon, ainsi que les travaux du service géographique, fournissaient à M. Cour des renseignements dont il n'a pas toujours tiré un parti suffisant, et lui eussent épargné quelques inexactitudes (1). Un croquis annexé à son livre, en eût, en outre rendu la lecture plus aisée.

Ces observations, que nous suggère le mode d'exposition adopté par l'auteur, ne sauraient toutefois faire méconnaître la conscience dont il a fait preuve et les mérites sérieux de son livre. Il nous apporte en effet, sur bien des points, une contribution précieuse à l'histoire du Maroc. Les recherches minutieuses auxquelles il s'est livré nous permettent, notamment de suivre la famille des Beni-Wattas de ses origines les plus lointaines jusqu'à sa disparition définitive. Leur accession au pouvoir suprême est, en effet, le terme d'une évolution poursuivie depuis plusieurs siècles. Après avoir longtemps nomadisé à la lisière du Sahara et des Hauts Plateaux, les Beni-Wattas comme les Mérinides auxquels ils sont apparentés, finissent par se fixer sur les confins du Maroc oriental. Le remplacement des Almohades par les Mérinides est, pour les chefs de la famille, l'origine d'une fortune de jour en jour grandissante. Fortement établis dans le Rif, ces féodaux berbères réussissent à sauvegarder leur indépendance vis-à-vis de leurs cousins de Fez, mais savent aussi profiter de leur parenté pour occuper à la cour les grands emplois civils et militaires. Au début du XV^e siècle, ils sont en mesure de prendre en main le pouvoir. Et, de fait, pendant trente ans (1428-1458) l'autorité effective est exercée, au nom du sultan Abd el-Haqq, par le wattaside Abou-Zakariya, puis par son fils Yahia. L'un et l'autre, d'ailleurs, justifient cette semi-usurpation par les faveurs qu'ils accordent à l'élément religieux et par l'énergie avec laquelle ils dirigent la guerre sainte contre les Portugais. Leur puissance, toutefois, effraye le sultan, qui cherche à se débarrasser des Beni-Wattas en fai-

(1) P. ex. Teftana, indiqué (p. 165) comme un port voisin de Tétouan, alors que cette localité se trouve sur l'Atlantique.

sant assassiner Yahia et la plupart de ses parents. Ce crime n'a d'autre résultat que de retarder de quelques années l'avènement des Beni-Wattas. Dès 1471, en effet, un des membres de cette famille Mohammed Cheikh, substitue définitivement son autorité à celle des Mérinides.

Mais les circonstances ne permettent pas à la nouvelle dynastie de s'installer d'une façon durable. Les difficultés auxquelles elle doit faire face la condamnent à une existence aussi brève que précaire. Mohammed Cheikh est aux prises avec les embarras les plus graves. Il lui faut, en effet, arrêter l'offensive chrétienne et soumettre les principautés indépendantes qui, à la faveur du désordre, se sont constituées dans toutes les régions du Maroc. Malgré les qualités politiques dont il fait preuve, il ne peut venir à bout de cette tâche impossible. S'il réussit, grâce à la conclusion d'une trêve avec le Portugal, à raffermir son autorité dans la région de Fas, il est incapable de ramener à l'obéissance les Berbères des montagnes et les marabouts du Sud. L'élément religieux, qu'il essaye de gagner, comme le montre M. Cour, par les faveurs prodiguées à certaines familles chérifiennes, lui demeure irrémédiablement hostile. L'autorité centrale s'affaiblit, au profit des maîtres des zaouias et des chefs des confréries religieuses, qui parviennent à grouper autour d'eux les populations. L'anarchie s'accroît encore sous ses successeurs : Mohammed el-Bortugali (1505-1525) et Abou'l Abbas Ahmed (1525-1550). Les Portugais s'emparent des principaux ports du littoral atlantique et imposent leur protectorat aux tribus voisines. Dans le Sud, les chérifs saadiens, soutenus par les marabouts et les confréries prennent la direction de la guerre sainte contre les chrétiens et se trouvent bientôt assez forts pour s'attaquer au sultan de Fas. La puissance des Beni-Wattas décline aussi rapidement que grandit celle de leurs adversaires. Réduits au royaume de Fas, ils en sont dépouillés, par les Saadiens. En 1550, Mohammed el-Mehdi après avoir enlevé à Aboul' Abbas les territoires et les places que celui-ci possédait encore, s'empare de Fas et renverse la dynastie wattaside. L'intervention des Turcs d'Alger, qu'inquiète l'avènement des Saadiens, amène la restauration momentanée des Beni-Wattas, au profit d'un membre de la famille royale, Bou-Hassoun. Mais cette restauration ne dure que quelques mois. La mort de Bou-Hassoun, vaincu et tué par Mohammed el-Mehdi, qui a repris l'offensive aussitôt après le départ des Turcs, marque la déchéance définitive des Beni-Wattas. Quelques princes de la famille royale parviennent pourtant à se réfugier en Europe, et, devenus chrétiens, finissent obscurément au service du « Roi Catholique. »

Tels sont les faits les plus saillants de la période étudiée par M. Cour. L'histoire des Beni-Wattas se confond, on le voit avec celle des Chérifs saadiens et celle de l'offensive chrétienne, dont il est difficile de la séparer. Aussi bien, les guerres contre les

chrétiens et les luttes des dynasties indigènes ne sont-elles que des manifestations du phénomène qui domine toute l'histoire du Maghreb à cette époque : la renaissance de l'Islam et le réveil du sentiment religieux. Un jour viendra sans doute, où l'on pourra composer sur ce sujet une étude d'ensemble et tracer ainsi un tableau fidèle du Maroc durant la première moitié du XVI^e siècle. L'ouvrage de M. Cour est l'un de ceux que l'on ne pourra se dispenser de consulter en pareille occurrence.

G. YVER.

GRANDCHAMP (Pierre). — *La France en Tunisie à la fin du XVI^e siècle (1582-1600)*. Documents inédits publiés sous les auspices de la Résidence générale de France à Tunis. — Tunis (Société anonyme de l'Imprimerie rapide), 1920, 8°, 227 p.

On croyait jusqu'à ce jour que les papiers du Consulat de France à Tunis avaient disparu lors du pillage de cette ville par les troupes du Bey de Constantine en septembre 1756. Cette opinion était, heureusement, erronée. Les Archives de la Résidence générale renferment, en effet, un grand nombre de documents antérieurs à cette date, notamment la série presque ininterrompue des cahiers sur lesquels on transcrivait les actes dont il y avait intérêt à conserver le souvenir (rachats d'esclaves, affrètements de navires, délibérations de la « nation » française, etc.). M. P. Grandchamp, auquel nous devons déjà la publication de plusieurs textes intéressant l'histoire de la Tunisie, a entrepris le dépouillement de ces cahiers et vient de mettre à la disposition des travailleurs toute une série de documents concernant les relations de la France avec la Tunisie, durant les dernières années du XVI^e siècle. L'ouvrage se divise en trois parties.

1^o Analyse de tous les actes inscrits sur les registres du Consulat de 1582 à 1600. Ces actes, rarement rédigés en français, mais le plus souvent en italien, ont trait à des rachats d'esclaves, à des reconnaissances de dettes, à des affrètements, ventes de marchandises, ou autres opérations commerciales faites par des particuliers ou des Sociétés.

2^o Copie in-extenso des actes concernant la « nation française », c'est-à-dire la collectivité des résidents français à Tunis (assemblées des nationaux — établissement ou modifications de taxes, etc.).

3^o Copie in-extenso des actes concernant les « Compagnies du Corail » analysés dans la première partie.

Le recueil est précédé d'une introduction résumant en quelques pages précises l'histoire des premières relations de la France avec la Régence et les conditions d'existence des rési-

dents à la fin du XVI^e siècle. Une table des documents publiés facilite les recherches ; enfin la reproduction en fac-similé des signatures des consuls ou des chanceliers de cette époque permettra, sans doute, l'identification de textes dont l'attribution est encore incertaine.

On peut regretter, toutefois, que l'éditeur ait cru devoir s'abstenir d'annotations qui auraient rendu plus aisée l'intelligence et l'interprétation des textes publiés. Le travail auquel il s'est livré n'en est pas moins digne d'éloges. Quiconque, en effet, a eu l'occasion de consulter des manuscrits du XVI^e siècle, connaît les difficultés de déchiffrement que présentent l'écriture et l'orthographe de cette époque, surtout lorsqu'il s'agit de documents qui nous sont parvenus en mauvais état de conservation. Quant aux travailleurs qui s'intéressent au passé de la Tunisie, ils trouveront dans le recueil de M. Grandchamp l'indication de sources jusqu'ici inédites, grâce auxquelles ils pourront éclaircir et préciser une foule de questions encore mal connues, telles que la nature des opérations commerciales effectuées par les Français, la condition et le rachat des esclaves, le rôle des renégats, etc... C'est donc un service signalé que la Résidence générale et M. Grandchamp ont rendu aux études historiques. Aussi est-il à souhaiter que ce premier volume soit bientôt suivi d'un ou de plusieurs autres consacrés aux documents du XVII^e et du XVIII^e siècles. Ces recueils compléteront utilement les publications de M. Plantet et les ouvrages de M. Paul Masson.

G. YVER.

ISIDRO DE LAS CAGIGAS. — *Los viajes de Ali Bey a través del Mar ruecos Oriental*, adnotados y comentados, (Publicaciones de la Real Sociedad Geographica). — Madrid, 1919, (59 p. et une carte).

Au début de l'été 1805, Ali Bey el Abbasi, après un séjour de deux années au Maroc, se mit en route pour l'Orient. Il partit de Fès pour Taza et Oujda, d'où il comptait gagner l'Algérie. Mais il ne put mettre son projet à exécution. S'il atteignit Oujda sans difficulté, il s'y trouva arrêté pendant deux mois, empêché de poursuivre son voyage, aussi bien par l'état troublé du pays, que par la mauvaise volonté — vraisemblablement née d'ordres supérieurs — des autorités locales. Après quoi, il dut, de gré ou de force, revenir sur ses pas par le désert d'Angad, re-traverser tout le Maroc septentrional, pour aller s'embarquer à Larache dans d'assez étranges conditions. Quoique Espagnol d'origine, le pseudo Ali Bey a écrit sa relation en français ; elle fut traduite en espagnol en 1836 (1). Dans la présente brochure,

(1) *Viajes de Ali Bey el Abbasi (Don Domingo Badia y Leblich) por Africa y Asia, durante los años 1803, 1804, 1805, 1806 y 1807.* Traduc. os del frances por P. P. — Valencia, Libreria de Mallen

M. de las Cagigas, vice-consul d'Espagne à Oujda, republie la partie de cette traduction qui se rapporte à la route suivie de la Moulouya à Oujda, et d'Oujda à la Moulouya : autrement dit, l'itinéraire d'Ali Bey dans ce qu'on appelle administrativement aujourd'hui le Maroc oriental. C'est une région que l'éditeur connaît bien, pour l'avoir parcourue en tous sens : ce qui lui a permis d'accompagner son édition d'un commentaire abondant et précis, où il s'est attaché notamment à reporter sur le terrain l'itinéraire exact suivi par Ali Bey.

Le travail de M. de las Cagigas nécessite, dès l'abord, deux réserves d'ordre général. En premier lieu, pourquoi l'avoir borné étroitement à la région comprise entre Oujda et la Moulouya ? J'entends bien que cette rivière forme la limite du Maroc oriental ; mais cette limite est uniquement administrative ; elle est récente, et géographiquement ne correspond à rien : de part et d'autre, le pays est le même. Il eût été plus rationnel de prendre le voyageur à son départ de Taza, et de l'y ramener. C'est à partir de là, vraiment, que se marque la différence entre les deux Maroc ; et ce n'étaient que deux journées de marche de plus.

En second lieu, il est étonnant que M. de las Cagigas, si bien renseigné par ailleurs sur la situation du pays à l'époque d'Ali Bey et sur les circonstances historiques au milieu desquelles s'accomplissait ce voyage — au point de tenter d'identifier, et de façon assez plausible, la grande caravane qui sauva la vie du voyageur perdu dans le désert et mourant de soif — n'ait point songé à faire porter ses investigations sur les raisons mêmes du voyage de son héros à travers le Maroc oriental. Cela l'eût entraîné, il est vrai, à faire quelques recherches supplémentaires sur la personnalité d'Ali Bey ; mais en elles-mêmes, elles n'auraient pas été dénuées d'intérêt : bien curieux est le caractère de cet Espagnol tout imbu de la philosophie du XVIII^e siècle, qu'il n'a pas toujours bien comprise, très content de lui-même, et étalant sans cesse une vanité naïve ; au demeurant observateur fidèle des mœurs musulmanes, et des pays qu'il traversait. Ce n'était point pour son seul plaisir ou dans l'intérêt de la science qu'il voulait quitter le Maroc, et par ce chemin : l'accomplissement de sa mission secrète, aussi bien que le souci de sa propre sécurité l'engageaient à le faire, et le

y sobrenos, 1836. — La disposition typographique est la même que celle de l'édition française. Bien qu'il ne souffle mot de cette traduction, et laisse entendre qu'il se sert de l'édition française, M. de las Cagigas reproduit simplement la version espagnole, en se bornant à lui apporter quelques corrections orthographiques, à en laisser tomber quelques mots, et à y introduire quelques lapsus. Ce passage occupe dans le tome I les pages 277-298.

plus vite possible. Une phrase, dans le passage traduit, aurait du mettre M. de las Cagigas sur la voie : d'autant plus qu'Ali Bey, fort discret sur certains points, ne prodigue guère les allusions de ce genre. Se voyant dans l'impossibilité de sortir d'Oujda, il écrit : « Ma position devenoit de plus en plus critique, parce que, d'un côté, tous mes moyens d'existence s'épuisoient, et que, de l'autre, je savois que mes ennemis de Maroc s'étoient prévalus de mon séjour prolongé à Fez pour me rendre suspect au sultan. Persuadé qu'ils ne manqueroient pas de profiter de cette circonstance pour m'en noircir... » (1). Pour une fois, Ali Bey trahit ses appréhensions : elles paraissent tout à fait justifiées, à voir le brusque changement qui se produit justement à ce moment là — et M. de las Cagigas ne le note même pas ! — dans sa manière de voyager : en somme, on va l'expulser, de façon fort incivile, et par une voie qu'il n'avait pas choisie. Nous avons toutes raisons de penser que ses intrigues, sa mission secrète — sur laquelle nous sommes encore si mal renseignés (2) — peut-être sa personnalité même, commençaient depuis quelque temps à être percées à jour. Dès lors, nous comprenons beaucoup mieux cette partie de son itinéraire. Sentant le terrain de moins en moins sûr, il se décide à quitter le Maroc par la route qui lui semble la plus rapide, et peut-être aussi la plus conforme à ses instructions. Il arrive sans encombre jusqu'à Oujda. Là, la conduite des autorités locales, tout à fait étrange vis-à-vis d'un voyageur inoffensif, devient claire s'il s'agit d'un suspect sur le compte de qui l'on est prévenu : on essaye de le dissuader de poursuivre son dessein, en lui représentant l'insécurité du chemin, et les troubles dont Tlemcen est le théâtre : insécurité et troubles réels, mais exagérés à plaisir. Il essaye de s'aboucher avec des chefs de la campagne qui lui serviront de guides : on commence par s'opposer par la force à cette entrevue, qui doit avoir lieu hors de la ville ; et on ne consent à laisser Ali Bey s'y rendre qu'avec une forte escorte ; uniquement, affirme-t-on, pour veiller à la sécurité de sa précieuse personne ; et cette escorte le ramène fidèlement en ville. Enfin, il croit pouvoir partir ; il se met en route ; il n'a pas fait une demi-lieue qu'on le rattrape et qu'on le fait revenir à Oujda : non, décidément, on ne peut se résoudre à le laisser partir dans des conditions aussi aventureuses. On le contraint d'écrire au sultan ; et la réponse de celui-ci arrive portée par deux officiers qui ont ordre de le conduire à Tanger, où il pourra s'em-

(1) Ed. de 1814, p. 330. Ici, il est vrai, un lapsus de M. de las Cagigas : il écrit : « ...mes amis de Maroc... ».

(2) Sur cette question, consulter principalement l'article de M. de Castries *Napoléon et le Maroc*, dans la *Revue Hebdomadaire* 1909

barquer tout à son aise ; sans tarder, il doit se remettre en marche, dans une direction opposée à celle qu'il aurait voulu prendre ; et sous bonne escorte. Celle-ci n'est là que pour lui faire honneur, lui répète-t-on, et pour le garder des dangers de la route : mais la plaisante garde d'honneur ! Elle manque d'abord le faire périr de soif dans le désert d'Angad ; elle l'entraîne à grandes étapes, en une marche précipitée, par d'étranges voies de traverse, qui lui font éviter même de passer à Fès ; elle ne l'amène pas à Tanger, mais à Larache, où l'on embarque le malheureux Ali Bey, sans plus d'égards du tout. Il eût été bon que M. de las Cagigas, sans même y insister, nous dît un mot de cette disgrâce soudaine, puisque c'est justement durant le voyage d'Ali Bey au Maroc oriental qu'elle se manifesta, et alla s'accroissant : elle domine son séjour à Oujda et son voyage de retour.

Ces réserves faites, le commentaire apparaît presque toujours judicieux et complet. L'itinéraire a été reporté sur le terrain de façon tout à fait plausible : seul celui des deux dernières journées étudiées appelle quelques légères observations. Le 5 août 1805, Ali Bey étant parti de son campement à sept heures, arriva à onze heures sur l'oued Zâ, en un endroit que M. de las Cagigas identifie à Guefaït ; et, après avoir traversé trois fois la rivière, campa à midi sur la rive gauche. Or, le lieu que l'éditeur assigne à ce campement — en le marquant, il est vrai, d'un point d'interrogation — est à une trentaine de kilomètres de Guefaït. Il est impossible que cette distance ait été franchie en une heure. Le lendemain 6, Ali Bey atteint la Moulouya. En quel point ? Au gué de Merada, pense l'éditeur ; mais il reconnaît que ce n'est pas assuré, et que le voyageur utilisa peut-être un gué situé un peu plus au sud, celui de Guercif, par exemple. Cependant il est probable que si Ali Bey était passé par le gué de Guercif, il n'aurait pas manqué de signaler, comme il le fait chaque fois qu'il en rencontre, les constructions ou les ruines qui s'élevaient à proximité : or, il ne parle que d'un douar auprès duquel il campa.

J'ai dit, déjà, avec quel soin l'éditeur s'est documenté sur l'état du Maroc oriental à l'époque où Ali Bey le traversa. Il identifie de façon généralement très admissible les tribus et douars rencontrés ; et, à l'occasion, signale l'intérêt historique de certains points de l'itinéraire. C'est ainsi qu'il propose d'identifier la Temzezdelt d'Ibn Khaldoun (Temzegzet de Léon l'Africain) avec le Djebel Mehasser, à une vingtaine de kilomètres au sud d'Oujda, forteresse en forme d'éperon barré, où l'on voit encore des ruines, et notamment celles du mur qui fermait le seul côté accessible. Cette hypothèse semble *a priori* admissible.

Quelques remarques, pourtant, à faire ça et là sur le commentaire :

P. 5, n. 4 : les Beni Faten ne sont pas des Senhadja ; — p. 12, n. 1 : en 1919, le poste de Merada n'existait plus depuis plu-

sieurs années déjà ; — p. 19, n. 1 : l'éditeur se laisse quelque peu entraîner par ses sentiments espagnols. Il attribue à Oujda, à l'heure actuelle, 21.000 habitants, « desquels un peu plus de 4.000 sont européens, et parmi eux, 3.000 d'origine espagnole ». Ces chiffres sont forcés. La dernière évaluation donne 11.000 musulmans, 2.000 israélites indigènes, 2.500 Français, et 1.100 autres Européens, qui ne sont pas tous Espagnols, tant s'en faut. Sans doute, M. de las Cagigas, vice-consul d'Espagne à Oujda, compte parmi ces 3.000 Espagnols d'origine beaucoup de colons venus d'Oranie, où les naturalisés sont nombreux ; mais l'expression qu'il emploie prête à l'équivoque, et pourrait faire croire, ce qui n'est pas, que la colonie espagnole d'Oujda est supérieure à la colonie française. Au reste, l'élément espagnol qui vit dans la zone française du Maroc est loin d'être aussi nombreux qu'on le croit souvent ; — p. 23, n. 2 et p. 36, n. 1 : est-il exact que le thermomètre atteigne, même par les jours de plus ardent sirocco, 70° à Oujda, et 73° dans le désert d'Angad ? Je sais par expérience que l'été est torride dans cette région ; mais ces chiffres paraissent tout de même exagérés ; — appendice I, p. 43 : l'auteur cite parmi des familles appartenant à des fractions relevant des Ouled Barka les « Oursifan, qui sont (se prétendent ?) chorfa de la Saguiet el-Hamra ». Etrange prétention, quand on porte un nom comme le leur ! — Enfin, les noms propres sont trop souvent défigurés par des fautes d'impression.

Au texte et à son commentaire sont joints trois appendices : le premier et le troisième, qui traitent, l'un des tribus de la région, et l'autre du régime des eaux à Oujda, apportent quelques renseignements intéressants, encore que leur rapport avec le voyage d'Ali Bey soit assez lointain. Quant au deuxième, le plus long, consacré à la célèbre source de Sidi Yahia, près d'Oujda, il était parfaitement inutile, à moins que M. de las Cagigas n'ait voulu faire connaître à ses compatriotes l'excellent ouvrage du commandant Voinot sur *Oudjda et l'Amalat* : car il en est presque entièrement traduit. Mais alors, il aurait fallu citer ce livre autrement : il ne l'est qu'à propos de deux détails infimes ; et le lecteur non averti pourrait croire que tout le reste est de M. de las Cagigas : or, le travail de celui-ci n'a presque jamais consisté qu'à modifier l'ordre des phrases de Voinot. Ce n'est pas sérieux ; et le procédé doit être jugé sévèrement. A peu près rien d'original, si ce n'est une hypothèse absolument inadmissible sur l'origine de Sidi Yahia : l'inanité d'une tentative d'explication evhémériste saute aux yeux, pour peu que l'on songe à rapprocher Sidi Yahia d'Oujda de tous les autres Sidi Yahia patrons de sources marocaines. En ces endroits là, le culte des anciens génies des eaux a été vraisemblablement capté par Saint Jean-Baptiste (que les Musulmans connaissent), comme il le fut ailleurs par Salomon (Sidna Sliman), ou par Moulay Ya'qoub, saint moins orthodoxe.

Laissons de côté ce malencontreux appendice. Si j'ai cru devoir faire quelques réserves sur la manière dont l'auteur a compris sa tâche, on a vu néanmoins que ce travail a été fait généralement avec beaucoup de soin et de précision ; et qu'il dénote une grande connaissance du pays. A ce titre, il rendra de grands services, le jour où l'on republiera, avec les développements qu'elle mérite, la relation d'Ali Bey, ou tout au moins son premier volume, si précieux pour la connaissance du Maroc au début du siècle dernier.

Henri BASSET.

Collection des chefs-d'œuvre méconnus. — J.-Fr. REGNARD. — *La Provençale*, suivie de la *Satire contre les maris*, textes accompagnés d'une préface et de nombreuses notes, par Edmond PILON, avec un portrait gravé sur bois, par Achille OUVRE. — Paris, éditions Bossard, 1920, petit in-8, 208 pages (12 fr.).

Jolie édition du roman « barbaresque » de Regnard, auquel on a joint assez bizarrement, pour grossir le volume sans doute, la *Satire contre les maris*, et quelques menues brouilles de notes. Une longue préface de M. Pilon, prestement écrite, mais insuffisamment renseignée, encore qu'elle soit parée d'une érudition pittoresque, avertit le lecteur : on doit se demander sans cesse, en lisant *La Provençale*, où s'arrêtent les souvenirs de Regnard et où commence le travail de son imagination. M. Pilon utilise comme moyen de contrôle la *Relation de l'esclavage des sieurs de Fercourt et de Regnard*, écrite par le compagnon de captivité du poète, publiée obscurément, en 1905, à Toulouse, par M. Targe, et réimprimée comme inédite par M. L. Misermont, dans la *Revue des études historiques*, en 1917 ; — il est vrai que, dans l'intervalle de ces deux exhumations, le manuscrit original avait changé de possesseur. — Cette relation, écrite un demi-siècle après les événements, n'est pas, je crois, un document très sûr ; on serait même tenté de supposer, à certains indices, que son auteur avait sous les yeux, en la rédigeant, le texte même de *La Provençale*. Du moins souligne-t-elle, par sa seule existence, le peu de valeur autobiographique du roman de Regnard ; et elle est riche en renseignements précis et pittoresques sur l'Alger des environs de 1680. *La Provençale* n'en reste pas moins, avec sa grâce vieillotte, une charmante nouvelle ; et elle n'a pas encore été, que je sache, aussi bien présentée au public que dans cette édition des « Chefs-d'œuvre méconnus ».

Pierre MARTINO.
